Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 92 (1947)
Heft: 5

Artikel: Les problèmes de l'instruction [suite]
Autor: Nicolas
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348377

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les problèmes de l'instruction

(Suite.)

Les expériences du service actif.

Alors que l'instruction n'avait pas atteint déjà le degré que l'on aurait désiré à la mobilisation, le « service actif » allait déjouer la plupart des calculs du temps de paix en accroissant et en multipliant d'extraordinaire façon les exigences.

Fait paradoxal, cette hausse frappe d'abord expressément ceux qui auraient pu se croire, tant par leur âge et leurs déficiences physiques que par leur emploi, le plus à l'abri des fluctuations des conditions guerrières.

Les hommes qui avaient été versés dans la catégorie des « services complémentaires » — parce qu'ils étaient inaptes au service — et qui se virent soudain incorporés dans les colonnes improvisées des porteurs alpins furent parmi les premiers à l'apprendre à leurs dépens. Ils furent astreints dès les premiers moments à la corvée, dure à l'extrême, de transporter jour après jour sur les plus hauts cols les vivres et le matériel de fortification réclamés par les troupes de première ligne. Relevons à leur honneur que, malgré l'absence — au début — de l'équipement le plus élémentaire, ces civils de la première heure surent s'acquitter de leur rôle avec un magnifique entrain et en faisant preuve d'un bel esprit de dévouement et de discipline.

Les détachements de destruction, formés de vieux soldats et de « services complémentaires », durent apprendre, eux

aussi, non seulement à garder leurs ouvrages minés, hiver comme été, mais encore à les défendre : ils durent s'initier souvent à l'emploi d'armes qui de prime abord leur étaient étrangères : fusils, armes automatiques, mines antichars, etc.

Les troupes frontières en montagne furent obligées de s'adapter d'emblée, dans de très nombreux secteurs, spécialement sur notre front des Alpes, à la très rude vie à haute altitude et au bivouac de longue durée. Elles n'y étaient que très peu ou même pas du tout préparées. Qui eût pensé que l'on poserait un jour de telles conditions et qui eût osé en imposer l'exécution au titre d'exercice ? Or, n'oublions pas que ces troupes se composent de soldats de tous âges jusqu'à 60 ans et que leur recrutement s'était effectué d'une manière assez large en tirant argument du fait qu'elles étaient destinées à se battre sur place et qu'elles n'auraient guère d'efforts à fournir !

Les nécessités de la guerre faisaient craquer dès le premier instant toutes les mesures trop étriquées du temps de paix.

Les territoriaux furent bientôt saisis et entraînés à leur tour. Eux qui n'avaient plus eu que des missions de surveillance de voies ferrées et d'ouvrages d'art très loin à l'arrière de la ligne des feux, eux dont on avait, pour cette raison, renoncé à développer et même maintenir les aptitudes combattives, furent brusquement regroupés, réarmés à la moderne et réintégrés dans l'ordre de bataille.

Le gros de l'armée n'échappait point à cette inflation de tous les critères, qui lançait le chef comme l'homme du rang devant des problèmes qu'ils n'avaient jamais résolus, sinon peut-être théoriquement, voire qu'ils avaient ignorés jusque-là. Ainsi en était-il de la fébrile mise en état de défense des positions sur lesquelles le haut-commandement avait décidé d'attendre et de contenir le choc de l'adversaire. Mal préparé à cette mission par les quelques travaux de terrassement qu'il avait effectués durant son école de recrues et qui tenaient plus du jardinage que de la fortification, chacun, avec un beau zèle, s'improvisa qui entrepreneur, qui maçon ou charpentier. Qu'il

y eut ici ou là des naïvetés, des maladresses ou des erreurs, faut-il s'en étonner ? On est bien plutôt en droit de s'émerveiller qu'il ne s'en produisît pas plus.

Les expériences nouvelles continuaient à s'accumuler. On se rendit bien vite compte que cette activité de terrassier, si elle renforçait les positions, affaiblissait graduellement par contre les qualités du combattant, qui en perdait, notamment, la maîtrise de ses armes. Le béton menaçait d'écraser, de tuer la valeur de l'armée. On reconnut qu'il fallait alterner les périodes de construction et le développement des aptitudes techniques et tactiques ; il fallait améliorer de pair le facteur matériel et le facteur humain.

On s'aperçut très tôt encore que l'instruction que l'on avait reçue pouvait fort bien se mouler sur le régime de la caserne, mais que, trop formaliste souvent, elle s'adaptait parfois assez mal à la nature du service en campagne. On dut, entre autres exemples, assouplir le service de garde et le compléter par un ensemble de prescriptions que l'on groupa sous le titre de « service de surveillance ».

Pendant ce temps, certains chefs, dont l'esprit ne se laissait pas absorber par la multitude des soucis journaliers du commandement, fouillaient les problèmes de la bataille — en particulier ceux des « deux cents derniers mètres » — et s'inquiétaient de la perméabilité des barrages prétendûment infranchissables de nos feux, de la rigidité de nos systèmes défensifs et de la passivité des combattants de première ligne.

Il devait appartenir spécialement au capitaine M. Brunner de découvrir et de montrer la voie que l'on devait suivre pour remédier à ces angoissants déficits. Les circonstances le servirent. Il se trouvait, à la mobilisation, à la tête d'une compagnie de fantassins et il jouissait d'un « bagage » balistique qu'il s'était acquis comme instructeur aux écoles de tir de Wallenstadt, et qui surclassait de beaucoup celui que les autres commandants d'unités étaient accoutumés à posséder à cette époque dans l'infanterie. Ces constatations ne diminuent d'au-

cune façon ses mérites. Elles illustrent au mieux l'avantage que peut fournir un surcroît d'instruction.

Tirant un plein profit de sa science et de la longueur des services actifs, il chercha, expérimenta et perfectionna les méthodes du *combat rapproché*. Elles pénétrèrent peu à peu toute l'armée. Elles ne contribuèrent pas peu à réveiller chez nos soldats les instincts ancestraux de la lutte et à leur redonner pleine confiance en eux-mêmes en chassant les doutes qu'avaient fait naître les retentissantes défaites du « Blitzkrieg ».

Elles imposaient un entraînement d'une sévérité que l'on n'eût guère osé envisager auparavant. Elles stimulaient d'une façon considérable la formation de nos futurs guerriers, en la développant bien au delà du stade qu'elle atteignait dans les écoles de recrues. Elles survinrent, de plus, à l'instant propice pour empêcher l'instruction de sombrer dans la monotonie, l'ennui et l'indifférence des longues attentes.

Mais il ne suffisait plus d'arrêter la piétaille ennemie, fût-ce en combat rapproché. Il fallait casser encore la ruée des « mécanisés ». De toute évidence, ce n'était pas les deux uniques canons de 4,7 cm., qui armaient le bataillon, qui parviendraient à briser l'attaque des blindés. La lutte antichars ne restait pas l'apanage d'un petit groupe de canonniers. Il fallait la généraliser par tous les moyens, réglementaires ou de fortune, car elle menaçait chacun. Elle passait même en première urgence. Le char devenait l'adversaire N° 1. On dut improviser et mettre au point des parades, qui demandaient de grandes qualités de sang-froid, d'audace, de résolution et de grosses connaissances techniques.

Les procédés de ce genre de lutte, aussi bien que ceux du combat rapproché, ne se bornaient pas à réclamer des exécutants une simple modification de leur comportement tactique et un emploi différent de leurs armes. Ils introduisaient toute une gamme de nouveaux engins de guerre. On dut, sous la pression des menaces d'invasion, se hâter d'en faire l'apprentissage. On s'entraîna intensément à l'usage des grenades, que

l'on n'avait jamais pu pratiquer à la troupe dans l'entre-deux guerres, à cause principalement du risque des accidents. On se familiarisa à l'utilisation des mines antichars — fixes, puis mobiles. On innova le lance-flammes. On apprit à manier des explosifs, pour en confectionner des charges, « allongées » ou « concentrées », aux effets destructeurs puissants.

L'orchestration de tous ces moyens dans une manœuvre commune, en même temps qu'elle faisait saillir l'importance du rôle désormais dévolu au combattant individuel, exigeait un savoir et une souplesse de commandement inconnues jusqu'alors des cadres subalternes, ainsi qu'un dressage extraordinairement méticuleux de la troupe. Elle aboutit à ce qu'on appela « la technique du coup de main ». Cette dénomination cristallisait en fait une refonte majeure de notre tactique de l'extrême avant. Elle marquait une nouvelle et forte hausse des aptitudes du soldat.

La route de cette évolution se jalonna, hélas ! de nombreuses victimes. La manipulation de tous ces engins n'est pourtant ni compliquée, ni dangereuse. C'est justement sa facilité presque enfantine, jointe à la hâte avec laquelle on agissait, qui leurra la plupart des novices. Ils crurent l'avoir très vite maîtrisée. En réalité, leur manque de sûreté et leur méconnaissance des effets de ces armes les incitèrent à commettre des fautes de manipulation, des erreurs de jugement et des imprudences, toutes choses qui ne pardonnent point. On dut renverser la vapeur : on limita et réglementa l'instruction pour diminuer la casse. N'est-on pas allé à ce propos trop loin et n'a-t-on point freiné à nouveau un peu trop la formation des guerriers ? Quoi qu'il en soit, l'armée a payé cher un défaut d'apprentissage. La pusillanimité, notamment, qui lui avait interdit l'entraînement à la grenade avant la mobilisation, lui coûta de très nombreuses vies.

Sans même que nous fussions entrés en guerre, l'axiome français, que nous avons déjà cité, se confirmait tragiquement. Souvenons-nous pour l'avenir qu'avec l'armement moderne

« un surcroît d'instruction se traduit toujours, *même en paix*, par une économie de sang versé ».

La réalisation de ce vaste programme débutait à peine ici et battait son plein là, que le repli de notre armée dans le « Réduit » créait un nouveau lot de difficultés inattendues et supplémentaires.

Tous nos soldats, et non seulement les unités de montagne, devaient apprendre à vivre, à se déplacer et à combattre en toutes saisons dans les Alpes. Des territoriaux reçurent des secteurs à plus de 2500 m., missions que naguère encore on eût jugées inexécutables et que l'on n'eût pas manqué de critiquer vertement.

La rareté des cantonnements et la menace de les voir incendiés ou pulvérisés dès le début des hostilités par les premiers bombardements aériens assujettissaient les compagnies à s'habituer à l'inconfort du bivouac de longue durée effectué par n'importe quelles circonstances atmosphériques. Ce genre d'existence, quoi que l'on ait pu en penser, veut qu'on l'expérimente, sinon les capacités physiques et morales de la troupe baissent rapidement et de façon catastrophique.

On vit des bataillons aller camper, sans équipement spécial, sur des cols recouverts entièrement de plusieurs mètres de neige ; on vit des alpins séjourner en plein hiver, hors de la proximité de tout baraquement, à plus de 4000 m. Il venta, il plut, il neiga sur les tentes. Que l'on était loin de l'unique nuit, généralement — ou exceptionnellement des deux à trois jours — de bivouac des services d'avant-guerre, que l'on n'autorisait qu'à la condition qu'il fît sec et chaud !

Le retour à cette forme de vie primitive, au lieu d'abattre la résistance de la troupe comme on aurait pu le craindre, l'exalta. Rapprochant les hommes, ainsi que les chefs, et les rendant au maximum solidaires les uns des autres, il souda indissolublement les unités. Il favorisa la discipline. Il accrut la confiance. Il développa un véritable esprit de corps, tel qu'on n'en avait jamais connu.

A la condition qu'on ne le laisse pas dégénérer en un « camping » de vacances, le bivouac dévoilait ainsi une puissance éducatrice insoupçonnée dans la préparation de nos soldats à la guerre. Ne négligeons plus désormais l'exploitation de ces incomparables vertus militaires.

Les déplacements en montagne suscitaient de nouveaux problèmes. Les plus simples deviennent ardus lorsqu'il s'agit de les exécuter de nuit ou par mauvais temps, hors des grands chemins et sans lumière, pour échapper à l'emprise meurtrière de l'aviation ennemie. On les voue à un échec quasi certain, si on ne les exerce pas systématiquement. Ils constituent aussi une splendide école de savoir-faire, de discipline, de moral. Ils ne se mènent à chef qu'au prix d'un effort à chacun des échelons de la hiérarchie pour surmonter tous les éléments contraires. Chaque marche se transforme en une dure victoire qui grandit et magnifie la troupe, et les performances qu'elle se voit capable d'accomplir, et dont, en définitive, elle tire fierté, lui donnent une assurance sans pareille. Elle acquiert peu à peu la conviction qu'aucun obstacle ne saurait l'arrêter. Elle se met à suivre aveuglément ses chefs. Ce résultat vaut bien la peine qu'on le recherche. Il forme une pierre de touche de l'autorité. Car il n'est pas à la portée des médiocres.

L'apprentissage des mouvements implique aussi, pour l'hiver, la pratique du ski, non pas celui que conçoit le snobisme de nos «pistards», mais bien le déplacement de subdivisions entières, avec armes et bagages, en tout terrain et en toute neige. Il comprend encore l'emploi de la corde, pour s'habituer en particulier à la « descente en rappel », afin que, sans vouloir véritablement varapper, on soit à même de s'affranchir à l'occasion de l'hypothèque du sentier et que l'on puisse franchir sans encombre quelque passage scabreux avec n'importe quelle troupe combattante. L'usage de la corde, du reste, peut servir fort utilement en de nombreuses autres situations, notamment dans le combat de localité. Et se laisser couler dans le vide, suspendu à un filin, met à l'épreuve le sang-froid

et le courage de l'exécutant. Ce test permet de percer à nu maint caractère.

Tel aspirant qui brille aujourd'hui au faîte d'un plongeoir au détriment de ses camarades montagnards, parce qu'il a eu le privilège de passer sa jeunesse au bord d'un lac, risque fort de se montrer sous un jour bien différent au sommet d'une paroi à pic. Nous parlons d'expérience. Les deux examens devraient se compléter.

A côté de cette instruction générale, qui intéressait l'ensemble de l'armée, le commandement se chargeait de la lourde responsabilité de fixer, en toute connaissance de cause, des buts encore considérablement plus élevés à une élite d'alpins. Elle devait être capable de surprendre un adversaire, en passant par des endroits réputés infranchissables ou en sachant se faire un allié de circonstances éminemment défavorables (nuit, brouillard, tempêtes, etc.), qui, normalement, barrent l'accès des cimes au montagnard prudent. Ce que représente une telle exigence, seuls peuvent l'apprécier à sa juste valeur les alpinistes éprouvés. Certains pourraient être tentés d'affirmer que l'on a crevé le plafond. Elle comporte indéniablement de sérieux dangers. Des accidents se sont produits.

Ceux qui les jugent doivent, par conséquent, veiller à se remettre dans l'ambiance du moment. Les jauges de paix ne s'appliquent plus. Il faut se remémorer chaque fois le but de guerre. Alors l'imprudence, aux yeux du touriste, se métamorphose en une obligation stricte de la formation militaire, en un corollaire de la mission, du devoir. Les soldats qui participaient à cet entraînement — ils le faisaient de leur plein gré — l'avaient si bien compris, du reste, qu'ils ne se sont jamais laissés arrêter ou même décourager par la mort qui frappait dans leurs rangs. Nous l'avons entendu directement de la bouche d'un petit fusilier, parlant au nom des camarades de son groupe, alors qu'il venait de relever le corps disloqué d'un ami cher :

« Nous savons que nous risquons notre vie. Mais nous

sommes ici pour faire notre devoir. Soyez sans souci, nous repartirons ! »

Admirable et sublime propos, que le lieu et les circonstances dépouillaient de toute grandiloquence oratoire et qui marque dans sa nue simplicité les sommets qu'avaient atteints la préparation morale de notre armée dans ces années décisives[1].

Cette doctrine sur les nécessités de la guerre en montagne provoqua la floraison de la multitude des cours alpins de tous genres, qui enthousiasmèrent, durant les six ans du service actif, des dizaines de milliers de citoyens-soldats et les gagnèrent à la cause de la montagne. Ils donnèrent un essor immense à l'alpinisme. Ils constituèrent, sans contredit, la haute-école de l'effort et de la virilité.

Cette instruction, si bien lancée, finit malheureusement, à la longue, par s'abâtardir, par perdre de son efficacité, par tourner en rond. Non pas que les exigences alpines diminuèrent, bien au contraire. A trop embrasser, elle se dispersa, elle en oublia ses buts. Elle s'étendit à des catégories de soldats qui n'en avaient nullement besoin, parce que leurs fonctions leur auraient interdit dans tous les cas d'intervenir en guerre dans de tels terrains. Elle dépensait ainsi, par dilettantisme, une partie de ses forces en vain. Trop exclusive aussi, elle négligea les autres côtés de la formation militaire. L'emploi des armes en souffrit. On obtenait des alpinistes aux qualités extraordinaires, on n'avait plus les combattants. Enfin, elle tourna à la chapelle. Ce furent, en grande partie, toujours les mêmes privilégiés qui réapparurent à chacun de ses cours. Ils préféraient la nature de ce service à celui qu'ils auraient subi dans le cadre de leur compagnie. Les effectifs ne se renouvelaient plus suffisamment. Ces abus ne manquèrent pas d'engendrer un courant d'opinions défavorables et réactionnaires chez

[1] Nous relèverons, d'autre part, que le nombre des accidents fut extrêmement faible, si nous tenons compte de ce qui fut accompli et des effectifs qui furent engagés. Malgré l'augmentation des périls, il reste, toute proportion gardée, bien au-dessous des statistiques du tourisme du temps de paix. Il prouve la minutieuse conscience qui présida à cet entraînement alpin.

maints Cdt. d'unité et de Bat. à l'égard des cours alpins, de leurs dirigeants et de leurs participants. D'autant plus que l'alpin, lorsqu'il réintégrait par hasard le rang, ne s'y révélait pas toujours comme un très bon soldat. Et d'autant plus que l'absence continuelle des spécialistes montagnards privait les chefs de leur aide précieuse pour stimuler l'entraînement général de la troupe aux conditions du combat dans les Alpes.

Quoi qu'il en soit de ces déficits, reconnaissons à cette instruction son inestimable valeur dans la préparation de notre armée et, en particulier, dans l'éducation de nos soldats. Elle les rapproche des conditions de guerre, soit de vie misérable et d'efforts, qui seront le lot des combattants. Elle leur apprend à se surmonter, à se vaincre. Il ne faut donc point l'abandonner.

Comment ne pas perdre ce qui a été acquis ? Comment éviter les écueils qui menacèrent de la ruiner ? Comment continuer à la développer ? C'est, certes, l'un des plus difficiles problèmes de l'après-guerre. Il est fort loin d'être résolu actuellement par le maintien des deux seuls cours alpins dits « centraux ». Il faudra chercher d'autres voies.

L'occupation du Réduit se répercuta aussi d'une maniere inattendue sur une arme qui aurait pu se croire, par essence, totalement affranchie des tyrannies topographiques dans ses procédés de bataille. Il s'agit de l'aviation. Avant la guerre, il semblait qu'elle disposait de tout le ciel et qu'elle était destinée presque exclusivement à combattre les chasseurs et les bombardiers ennemis. Ce ne pouvait être qu'une mission de sacrifice vu la disproportion des forces. Elle le savait. Elle l'avait acceptée résolument. On estima bientôt qu'elle pourrait rendre de plus grands services en intervenant au sol au profit direct des trp. terrestres. Il suffit d'assister à l'un de ses exercices de tir à l'Axalp et de voir les prouesses que nos pilotes réalisent à cet effet, pour comprendre ce que signifie cette conception dans un tel terrain. Elle nécessite une sûreté et une rapidité inouïe des réflexes, qui ne peut s'acquérir qu'au prix

d'un entraînement rigoureux. Sinon, les appareils, à leur première sortie, iront se fracasser contre la montagne proche.

La chasse de nuit, de même, augmente la sévérité de la sélection et de la formation du personnel navigant.

Ainsi, partout et sans une pause, les exigences s'additionnaient. Mais, si considérable que fût déjà la matière à enseigner, la crue s'enflait toujours et n'épargnait personne. Sans cesse, des tâches inédites surgissaient.

L'évolution de la tactique à l'étranger, découlant du développement de la mécanisation et de l'aviation, ainsi que de l'usage de la « 5e colonne », allaient modifier profondément les principes de l'emploi et la structure de nos troupes, ce qui ne manquait pas de faire surgir des problèmes neufs dans le domaine de l'instruction. Il devint évident, en effet, que l'infanterie n'assurait plus la sécurité des « armes spéciales » qui la soutenaient et la ravitaillaient et qu'elle avait défendues jusqu'alors en échange de leur aide. Elles se trouvaient totalement démunies devant les avions, les chars et l'infanterie de l'air. Chacune d'elles, dorénavant, devait assumer sa propre protection anti-aérienne. Chacune d'elles devait pouvoir résister aux incursions inopinées et profondes des blindés. Chacune d'elles pouvait être impliquée à l'improviste dans un combat contre des troupes aéroportées, débarquées très loin derrière la ligne de feu. Les notions, qui avaient différencié avec netteté jusque là les combattants, les unités de soutien et les services derrière le front, s'estompaient. Toutes les formations, quelles que fussent leur place et leur rôle dans l'ordre de bataille, devaient désormais se préparer à la lutte.

On se dépêcha de les doter d'un armement qui avait appartenu uniquement, jusqu'ici, aux compagnies du front, soit aux fantassins ou aux soldats des troupes légères : fusils, armes automatiques, etc. Même les Cp. sanitaires s'armèrent partiellement. On multiplia les engins de D.C.A. Cette transformation, du reste, n'est point achevée. Demain, probablement, accentuera encore la tendance : il renforcera, plutôt qu'il

n'affaiblira, l'autodéfense des unités et leur attribuera dans ce but des moyens supplémentaires tels que mines antichars, mines antipersonnel, armes contre les blindés, etc. Car la question est trop grave pour qu'on puisse l'éluder.

Sans plus attendre, les « troupes spéciales », dès les premières fournitures de leur nouveau matériel de guerre, se mirent derechef à l'œuvre pour s'assimiler une bonne partie de la tactique du fantassin.

Inversement l'infanterie, en s'incorporant un nombre toujours plus grand de canons et de lance-mines, ravissait aux artilleurs l'exclusivité de l'emploi des projectiles explosifs et celle des procédés du tir indirect. Sa science balistique, qui avait été de tout temps fort rudimentaire, sinon inexistante, s'amplifiait en conséquence et se rapprochait singulièrement de celle de l'« arme savante ».

Enfin l'expérience démontra que la liaison infanterie-artillerie était descendue d'un degré et qu'elle s'effectuait tout autant à l'échelon du bataillon qu'à celui du régiment.

Il fallait de tous ces faits tirer des conclusions immédiates pour l'instruction des cadres et de la troupe.

L'armée n'avait point encore parcouru là toute la courbe de son progrès.

La suprématie matérielle toujours plus grande des belligérants influença peu à peu nos méthodes de combat jusqu'à les bouleverser. La réforme, pour les moyennes et petites unités, est beaucoup plus radicale que le croirait de prime abord le théoricien, qui ne songe qu'à la permanence des principes tactiques. Certes, ces principes n'ont rien perdu de leur validité. Mais l'exécutant doit appliquer des procédés si différents qu'il peut prétendre à une vraie révolution de la tactique.

Il doit fuir les terrains découverts et perméables qui constituaient naguère la lice de prédilection pour le choc suprême. Pour se soustraire à l'efficacité de l'aviation, de l'artillerie, des chars, il recherche la bataille en forêts, à l'intérieur des localités, dans les terrains difficiles, de nuit, par le brouil-

lard, en bref le « combat des cas particuliers », comme la dénomme toujours notre littérature officielle.

Or ce genre de combat, que nos règlements du début de la guerre encore escamotaient ou massacraient en quelques lignes, ne représente plus un « cas particulier », une exception. Il est devenu le mode normal de lutte de notre armée. Il est temps qu'on change son titre et qu'on lui accorde l'importance qu'il mérite et que les troupiers lui ont déjà pratiquement donnée.

Pendant que cette mutation majeure s'opérait, chaque degré du commandement se démenait pour développer parallèlement l'agressivité de l'armée. L'action avait débuté en somme lorsqu'on avait introduit le combat rapproché qui avait permis de porter à son paroxysme celle du combattant individuel et du groupe. Maintenant, elle se poursuivait à l'échelon de la compagnie et du bataillon. Cela ne signifiait point que l'on renonçait à la défensive. Mais le défenseur, au lieu de rester statique et passif, recherchait âprement toutes les occasions de surprendre l'adversaire, de contrecarrer sa volonté, de lui infliger des pertes par l'emploi d'embuscades, de coups de main, de contre-assauts, de rocades pour mieux concentrer les feux de ses armes aux endroits décisifs, etc.

Il pratiquait enfin la manœuvre à tuer, sans pour cela négliger le bénéfice de la fortification. Il découvrait du même coup par là que la distinction que l'on avait académiquement faite entre la défensive absolue et l'offensive pure ne correspondait pas entièrement à la réalité du champ de bataille ; que les deux procédés de lutte s'interpénétraient et se combinaient inextricablement dans la moindre manœuvre effectuée dans le cadre des moyennes et des petites unités tactiques.

Enfin, il rejetait le ballast du verbalisme. Enfin, il apprenait tout simplement à se battre, au vieux sens du terme. Enfin, il se battait ! Quel chemin il avait fait depuis le régime pétrifié des systèmes défensifs de 1939 !

Il va de soi que cette dure ascension vers les vérités premières de la guerre ne s'accomplissait pas dans toute l'armée à

la même cadence. Plusieurs restaient en panne ; d'autres ahannaient à suivre. Vers la même époque, une décision contribua malheureusement à la freiner dans l'infanterie. Ce fut celle qui créa les compagnies de grenadiers. Personnellement, nous la regrettons. Nous la jugeons néfaste au développement général des aptitudes de notre armée au combat. Nous parlons d'expérience, hors de toute considération théorique ou partisane. Nous en avons vécu, à titre de Cdt. Bat., les conséquences immédiates et pernicieuses sur la préparation guerrière du fantassin. Si, d'un côté, elle favorisait d'une manière indéniable l'agressivité et l'éclosion d'une tactique moderne chez la petite minorité représentée par les grenadiers, de l'autre, elle interrompait brusquement et de façon presque totale une rénovation du même genre, qui était en plein essor dans la grande masse de l'infanterie et qui n'eût pas tardé à porter ses fruits. Du fait que la sollicitude des Cdt. Rgt. se tourna vers leur nouveau-né, qui leur appartenait, directement, les bataillons se virent privés du matériel qui leur eût été indispensable et frustrés en bonne partie de leurs efforts. De plus, ces spécialistes écrémèrent encore plus les compagnies de fusiliers, déjà prétéritées à l'extrême, quant à la qualité, par les méthodes du recrutement. Le renfort apporté au Rgt. par cette seule Cp. de grenadiers nous semble bien mince, bien fragile en face de l'appauvrissement du potentiel guerrier des bataillons qu'il provoque. Or, pour notre armée de milices qui souffrira toujours chroniquement de son infériorité matérielle, le salut ne peut résider que dans la qualité de celui qui supportera quasi tout le poids de la bataille, c'est-à-dire le fantassin en général.

Mais quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir au sujet des grenadiers, on n'éprouvera aucune peine à s'imaginer la somme de travail qui s'était accumulée dans le domaine de l'enseignement militaire pour revigorer de pareilles façons les procédés de combat. Les formes les plus primitives avaient changé. On ne pouvait même plus, par exemple, concevoir l'attaque comme la simple ruée d'une troupe de choc soutenue par un

fort appui de feux. L'usage de plus en plus généralisé des mines conduirait à une hécatombe.

Partout il fallait créer à neuf. Sans cesse le chef devait bander tous les ressorts de son énergie pour faire progresser pas à pas sa troupe sur le rude sentier de l'aptitude et de la puissance guerrières.

Alors que l'on en était à ce point, les relèves s'espacèrent et se raccourcirent. L'évolution se ralentit. Puis, quand le danger extérieur réapparut, l'armée quitta son repaire alpin pour aller se poster, comme jadis, aux frontières. Quelques « grandes manœuvres » l'avaient préparée à ce retour, en assouplissant et en « rodant » les hauts états-majors.

Cet abandon du château fort prouvait tout bonnement que la conception qui avait présidé à la constitution du Réduit ne représentait pas la panacée qui pût convenir à toutes nos situations stratégiques. Il ne changeait pourtant pas les procédés tactiques. Il ne faisait, tout au plus, que rendre plus urgente et plus impérieuse la modernisation qui était en cours.

A la même époque, tout un matériel de guerre nouveau, mis en chantier depuis longtemps par le Haut-Commandement pour suppléer à notre infériorité technique qui prenait à la longue des proportions catastrophiques, sortait enfin des usines et tombait dans les mains de la troupe.

Mais la faiblesse des effectifs sur pied et l'ampleur des missions de surveillance et de garde réduisaient l'instruction à la portion congrue.

Relevons encore, pour terminer, pendant que nous y sommes, l'excellente œuvre accomplie par la section « Armée et Foyer » dans la préparation morale de nos soldats.

On avait dû admettre assez tôt, avec la longueur des services, que la plupart des méthodes — et notamment le drill — que l'on prônait en temps de paix pour asseoir l'autorité et la discipline, se révélaient beaucoup trop superficielles dans leur brutalité pour obtenir l'adhésion intime des citoyens à la cause commune. Avec le niveau actuel de l'instruction de notre

peuple, il faut beaucoup plus que par le passé, certainement, toucher l'âme du soldat, atteindre son intelligence et son cœur pour le faire participer aux soucis du moment, à la recherche des solutions des grands problèmes nationaux, pour lui faire partager la responsabilité de ses dirigeants, aussi bien civils que militaires. Cette tâche devrait normalement incomber au commandement et chaque chef doit s'efforcer au maximum de l'accomplir. Mais nous reconnaîtrons que son envergure et la diversité des problèmes qui se posent dépassent en règle générale les capacités de l'homme moyen. On ne peut vraiment pas exiger un savoir encyclopédique de chacun de nos officiers. Il fallut faire appel à des experts.

L'expérience a été concluante et féconde. Elle a contribué dans une large mesure à créer une véritable communauté militaire, à développer le sentiment de la solidarité nationale, à fortifier le moral de notre armée et du peuple tout entier.

Il faudra éviter aussi de la laisser choir dans l'oubli.

Et, soudain, la fin de la guerre sonna dans le chaos de l'effondrement allemand. Les bataillons se dispersèrent. Le soldat regagna son foyer, avec la fierté du devoir accompli et la satisfaction d'avoir réussi sa mission.

La démobilisation coupait net, en pleine course et loin du but, l'évolution de nos procédés de combat, et, partant, de notre instruction militaire. Il appartient donc à ceux de l'après-guerre de poursuivre jusqu'à son couronnement le grand œuvre de cette réforme, qui avait commencé ainsi en plein service actif et qui s'effectuait sans bruit dans le cadre de l'armée tout naturellement, sans vaine agitation sur la place publique.

NICOLAS.

(A suivre.)